

A N N E
DE BRETAGNE,
REINE DE FRANCE.
TRAGÉDIE.

Par le Sieur FERRIER.



A P A R I S,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, dans
la Salle Royale, à l'Image S. Louis.

M. DC. LXXIX.
Avec Permission.

A N N E
DE BRETAGNE
REINE DE FRANCE.
TRAGÉDIE.
Par le sieur FERRIER.



A. P A R I S,
Chez Jean RIBON, au Palais, dans
la Salle Royale, à l'usage & Louage.

M. DC. LXXIX.
MDCCLXXIX.



A
MONSIEUR DE ***



ONSIEUR,

Je prens la liberté de vous demander vostre protection, pour une piece qui a trouvé de grands obstacles dans sa representation, & qui peut-estre n'en trouvera pas de moindres sur le papier. La nouveauté de son sujet luy a attiré bien des censeurs, & j'ay esté surpris de voir qu'elle n'ait point plu

à iiij

EPISTRE.

à de certaines gens, par l'endroit même où je croyois qu'elle devoit plaire le plus. Ils ont dit que nostre Histoire estoit mal propre à nous fournir des sujets de Tragedie, qu'il falloit mener le spectateur dans un País éloigné, remplir son oreille par des noms plus pompeux, luy imposer & l'ébloüir en quelque façon. D'autres personnes au contraire m'ont applaudy sur le choix de mon sujet. Ils ont crû avec Horace qu'on pouvoit s'écarter avec honneur des traces des anciens.

Non minimum meruere decus
vestigia græca
Ausi deserere.

Ils ont dit que les Grecs eux-mêmes n'ont point emprunté des Histories étrangères les sujets de leur Tragedie, que les Romains ont quelquefois mis sur leur Scene des Heros de leur nation; que nous pouuons imiter les uns & les autres, & attacher nos

EPISTRE.

ſpectateurs par une agreable nouveauté.

Gratâ novitate morandus
Spectator.

Je laiſſe voſtre jugement libre là-
deſſus, MONSIEUR. Ce n'eſt pas à
moy à decider une queſtion où je ſuis
trop intereſſé. Je vous diray ſeulement
que je ne me repens point d'avoir fait
paroiſtre Anne de Bretagne ſur noſtre
Theatre. Il eſt vray que ſi j'eſtois à
le faire, je pourrois réſlechir plus meu-
rement avant que de l'entreprendre. Je
voy trop combien il eſt dangereux d'en-
trer le premier en lice, & qu'on y
trouve des difficultez que l'on n'a ſou-
vent point preveuës. Car enfin, je vous
l'avouëray, MONSIEUR, peut-
eſtre, Apollon aidant, je feray à l'a-
venir de meilleures pieces, qui me don-
neront ſans doute moins de peine que
celle-cy. Je n'ay pas oſé m'élever trop
haut, de peur d'entrer dans le grand
Cothurne, & j'ay craint de deſcendre
à iiiij

EPISTRE.

Trop bas, en évitant cette élévation que la simplicité de mon sujet ne me permettoit pas. Il m'a falu garder un temperament & une mediocrité de style qui m'a couté bien des soins, & m'assujettir aux veritables incidens de l'histoire, qui pour estre trop connue n'a pas laissé un cours libre à mon imagination, & luy a prescrit des bornes étroites. Je l'ay pourtant alterée en quelques endroits, je ne le cele pas. Vous vous en estes aperceu, MONSIEUR, & vous avez eu la bonté de me le dire. Je me suis fait le premier toutes les objections que vous m'avez faites. Je ne veux pas icy en instruire le lecteur. Il le verra bien sans que je l'en avertisse. Je le prie seulement de me rendre un peu de justice sur ce point, & de croire que je n'ay pas ignoré ce qu'il pourra me reprocher. Je sçay bien par exemple que le Seigneur d'Albret, car c'est ainsi que le nomme l'histoire, ne fut jamais Maréchal. Je luy ay donné ce nom

EPISTRE.

pour la commodité de l'Hemistiche ;
& pour le plaisir de l'oreille. Je n'ay
pas crû que ce nom fut au dessous d'un
homme de sa qualité, puis qu'un des plus
illustres Capitaines de nostre siecle,
& qui contoit tant de Princes dans sa
race, ne dédaigna pas de recevoir le
baston de Maréchal de France de la
main de nostre invincible Monarque.
On pourra encore m'objecter que c'est
à tort que je donne à cette piece le nom
de Tragedie, puis qu'il n'y a point de
sang répandu. Je n'ay rien à répon-
dre à cette objection. Vn fameux Au-
teur y a déjà répondu dans la Pre-
face d'une de ses Pieces. Je n'ay pas
crû faillir en marchant sur les traces
d'un si grand homme ; mais c'est assez
me justifier sur la conduite de mon ou-
vrage,

Un Auteur à genoux dans une
humble peface

Au lecteur qu'il ennuye a beau
demander grace

EPISTRE

Il ne gagnera rien sur ce jugé
irrité,

Qui luy fait son procez de plei-
ne autorité.

Pour éviter une pareille railleie, je
ne vous dis plus rien, MONSIEVR,
sinon que je suis avec respect,

MONSIEVR,

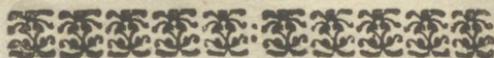
Vostre tres-humble &
tres-obeïssant serviteur,
FERRIER.

ANNE, Duchesse de Bretagne,
ISABELLE, leur d'Anne,
LOUIS, Duc d'Orléans.

IL est permis d'imprimer la Tra-
gedie intitulée, Anne de Bre-
tagne ; Fait le vingt-quatrième
de Decembre 1678.

DE LA REYNIE.





Noms des Acteurs.

ANNE, Duchesse de Bretagne,

ISABELLE, sœur d'Anne.

LOUYS, Duc d'Orleans.

LE MARE'CHAL D'ALBRET,

LE MARE'CHAL
DE RIEUX. } Regens de la
LE COMTE DE } Duchesse,
COMINGE.

CHATEAUBRIANT, Gouvernante des deux Princesses.

*La Scene est à Rennes dans une salle
du Palais de la Duchesse.*





ANNE
DE BRETAGNE,
REINE DE FRANCE.
TRAGÉDIE.
ACTE I.

SCÈNE I.

LA DUCHESSE, CHATEAUBRIANT,

LA DUCHESSE.



E Maréchal d'Albret me deman-
de audience ?

CHATEAUBRIANT.

Ouy, Madame.

LA DUCHESSE.

A regret je souffre à presence

Tu sçais combien il m'aime, & combien je luy
dois,

Que du feu Duc mon pere il m'obtint autrefois,

A

Anne de Bretagne;
Mon cœur me fait pour luy quelque secret re-
proche.

CHATEAUBRIANT.

Quoy, Madame....

LA DUCHESSE.

Il suffit, je le voy qui s'aproche.



SCENE II.

LA DUCHESSE, LE MARE'CHAL
D'ALBRET, CHATEAUBRIANT,

LE M. D'ALBRET.

LA Trimouille en Bear fait voler la terre,
Madame. Mes états éprouvent sa fureur.
Du Maréchal de Gié la valeur indomtée
Menace & fait fremir la Flandre épouvantée.
Charles leur Roy, dit-on, suivy d'autres Guer-
riers
Veut icy par ses mains moissonner des lauriers,
Et répendant de loin l'effroy qui l'accompagne
Vient luy-même en personne attaquer la Breta-
gne.
Tandis que d'un côté l'heureux Roy des Ro-
mains
D'un des Chefs des François suspend les grands
desseins;
Je vay pour l'intérest de mon peuple & du vôtre
Opposer mes efforts aux conquestes de l'autre.
Prest à quitter ces lieux où je n'attens plus rien,
J'ose vous demander un secret entretien.



Reine de France.

Après cela je pars, quelque ennuy qu'il m'en
coûte.

LA DUCHESSE.

Châteaubriant forttez. Parlez, je vous écoute.



SCENE III.

LA DUCHESSE, LE M. D'ALBRET,

LE M. D'ALBRET.

Quand Loüis Roy de France armant tant
de soldats

Vint d'une longue guerre affliger vos états,
Madame, il vous souvient qu'impuissante &
timide

La Bretagne creignit un torrent si rapide.

Le feu Duc vôtre pere en redoutant le cours

De tous ses Alliez implora le secours.

J'y volay le premier. Mon bras toujours fidelle

En mille occasions fit éclatter mon zelle.

Il le vit, & son cœur s'ouvrant entier à moy

Paya de son estime & mon zele & ma foy.

Il fit plus. Quand la paix toujours mal assurée

Entre la France & luy fut constamment jurée,

Pour m'honorer d'un prix que je n'attendois pas,

Il voulut qu'en ces lieux je suivisse ses pas.

Je vous y vis, Madame, hélas! c'est tout vous
dire,

De ce cœur mal-heureux je vous donnay l'em-
pire,

Et vos charmes naissans firent naistre un amour

Qui depuis avec eux s'accrut de jour en jour.

A ij

Anne de Bretagne

Le Duc, de ma tendresse approuvant la constance
Voulut que vostre main en fut la recompense.
Quel bonheur ! Je touchois au moment fortuné
Que pour nostre hymenée il avoit destiné :
Lors qu'on vint l'avertir que son peuple indo-

cile

Allumoit le flambeau de la guerre civile,
Que du feu Roy Louys le Jeune successeur
Charles, par un effet des conseils de sa sœur,
Echauffant des mutins la fureur animée
Par de puissans secours grossissoit leur armée.
O Ciel, quel coup de foudre à mon amour trom-

pé !

De soins plus importants le Duc trop occupé
Différa nostre hymen, & tout entier aux armes
Changea ses doux aprests en aprests pleins d'a-

larmes.

Moy flaté du salaire à mon amour promis
A Charles en tous lieux je fais des ennemis.
Inutile secours que leur bras nous apporte !
Ce torrent demandoit une digue plus forte.
On la cherche, & d'abord pour s'opposer à luy
De Maximilian on implore l'appuy.
Il l'accorde à nos vœux. Mais à quel prix Ma-

dame ?

Au prix de vostre main destinée à ma flame.
Le Duc toujours constant dans ses bontez pour

moy

Ne veut point d'un hymen si contraire à sa foy
Mais enfin l'interest & la crainte publique
Font que sa bonae foy cede à sa politique,
Il y consent. Et moy malgré tout mon amour
Pour le bien du party j'y souscris à mon tour.
Mais sur tout à mes vœux vostre ame peu pro-

pice

Determina la mienne à ce grand sacrifice.

Reine de France.

5

J'étouffay pour vous plaire un trop juste trans-
port,

Et de tous mes malheurs n'accufay que le sort.

Cependant prest à voir l'alliance arrestée
Le Duc meurt d'une mort par ses chagrins hâ-
tée.

Vos Ministres zellez pour vos peuples, pour vous,
Ont pressé cet hymen si nécessaire à tous :

Il est enfin conclu. La pompe est toute prestée,

Le Comte de Nassau doit celebrer la feste,

Et dans ce jour, des jours le plus triste pour moy

Au nom du Roy son Maistre il reçoit vostre foy ?

Gemir & m'éloigner est tout ce qui me reste.

Je parts pour ne point voir ce spectacle funeste.

Quoy que jusq' à l'esperoir tout m'ait abandonné,

J'emporte tout l'amour que vous m'avez donné.

Je vay de ce beau feu redoublé par l'absence

Contre nos ennemis tourner la violence,

Faire tomber sur moy l'effort de leur courroux,

Et pour tout dire enfin vaincre ou mourir pour
vous.

LA DUCHESSE.

Croyez-vous, Maréchal, qu'injuste à vostre
gloire

On ait de vos exploits étouffé la memoire !

Non, je sçay trop combien vous doivent mes
états.

Ils peuvent l'oublier, je ne l'oubliroy pas.

J'ay mal payé les soins qu'on vous a vû me ren-
dre. [prendre.

Mais moins à moy qu'au sort vous devez vous en

A vos vœux malgré moy mon cœur s'est refusé,

J'ay senty tout l'ennuy que je vous ay causé.

Je vous en donne encore une preuve sincere.

Je vous plains. C'est pour vous tout ce que je
puis faire.

6 *Anne de Bretagne*

Mais quel que soit le sort dont vous sentez les coups ,

Helas ! je ne suis pas moins à plaindre que vous.

LE M. D'ALBRET.

Que moy ! vous époulez un Prince qu'on admire ,

Nommé Roy des Romains, heritier de l'Empire.

Vous traitez après vous tout un peuple content ,

La fortune vous rit, un Sceptre vous attend.

Quel chagrin oseroit s'approcher de vostre ame ?

D'où vous peut-il venir ?

LA DUCHESSE.

De vous.

LE M. D'ALBRET.

De moy, Madame !

LA DUCHESSE.

Oüy, de vous. C'est trop feindre. Apprenez mon malheur.

Je vous estime assez pour vous ouvrir mon cœur.

Quand vous sceutes ranger de nostre intelligence

Tant de peuples en vain liguez contre la France,

Et que par un effort qu'on s'étoit peu promis

Vous armates pour nous jusqu'à nos ennemis.

Le Comte de Danois, le Comte d'Angoulême

Vinrent combattre icy contre la France même,

Et le dépit de Cœur fit marcher sur leurs pas

Mille autres combatans que je ne nomme pas.

On lisoit sur leur front une mâle assurance,

Leur air majestueux témoignoit leur naissance.

Mais parmy ces Heros, un Heros plus fameux,

Louys Duc d'Orleans attira tous nos vœux.

Son port digne des Rois de son auguste race

Méloit heureusement la douceur à l'audace.



Reine de France.

7

Mes peuples pour le voir le suivoient en tous
lieux,

Et le charme du cœur suivit celui des yeux.

Il me vit, il m'aima, me parla de sa flamme :
Ses soupirs & le temps sceurent toucher mon
ame.

Cet aveu vous surprend, Maréchal, je le voy,
Il est grand. C'est par là qu'il est digne de moy.
Quelque austere devoir qui lie une Princesse,
Il ne luy défent pas d'avoir de la tendresse,
Et l'amour le plus fort n'en est point combatu,
Quand il doit sa naissance à la seule vertu.

Oùy, tu me plûs, cher Prince, & tu peux le con-
naître.

Ma gloire avouë un feu qu'elle même fit naître.
Mais qu'il paya bien cher ce bonheur foible &
vain!

Affuré de mon cœur il demanda ma main.
Mon pere qui cherchoit l'appuy d'une alliance,
Sceut avec industrie éluder l'esperance
D'un Prince qui n'avoit que son bras pour appuy.
Quelle douleur pour moy ! Quel désespoir pour
luy !

Dévoré d'une ardeur qu'irritoit la contrainte
Il n'osoit qu'à mes yeux se permettre la plainte.
En vain ses longs regrets m'exprimoient ses dou-
leurs,

Pour tout soulagement il n'avoit que mes pleurs.
Honteux de soupirer il a recours aux armes,
Il veut verser son sang las de verser des larmes.
Contre nos ennemis il conduit nos soldats,
Tout le feu de son cœur passe jusq' à son bras :
Il donne mille morts en prodiguant sa vie.
Mais le Ciel prend plaisir à tromper son envie,
Il l'arrache à la mort qu'il sembloit défier ;
Les armes à la main il est fait prisonnier,

A iiij

Anne de Bretagne

Vous le sçavez. Deux ans de prison & d'absence
N'ont point de son ardeur ébranlé la constance.
Je le présume au moins. Je le connois trop bien
Pour croire son amour moins ferme que le mien.
Avec raison par moy je juge de luy-même,
Puisque je l'aime encor, je suis seure qu'il m'aime.

Esclave cependant d'un devoir inhumain
A Maximilian je vay donner ma main.
Osez après cela nommer le sort barbare,
Comparez vos malheurs à ceux qu'il me prepare,
Et jugez si mon cœur sous ses coups abatu
N'a pas icy besoin de toute sa vertu.

LE M. D'ALBRET.

Quel aveu venez-vous de me faire! ah! Madame,
Par quels nouveaux chagrins déchirez-vous mon
ame.

N'étoit-ce pas assez astres trop rigoureux
De m'avoir des mortels fait le plus mal-heureux
Falloit-il pour comblet le malheur qui m'opresse
Que je fusse l'auteur des maux de ma Princesse?
Madame, c'est par moy que dans ces tristes lieux
Un Prince trop aimé s'est offert à vos yeux.
C'est moy qui par un zelle innocent & coupable
Vous ay porté les traits dont le sort vous acca-
ble.

Voyez de cette ardeur moins l'objet que la fin,
Et vangez-vous sur moy d'un crime du destin.
Il est vray que déjà vous estes bien vangée,
Je paye assez les maux où je vous ay plongée.
Si l'amant qu'en ces lieux attira mon malheur
Vous oste le repos, il m'oste vostre cœur,
Et les pleurs dont vos yeux honorent sa misere
Me punissent assez d'un crime involontaire:
Il merite un pardon. Mais je veux m'en punir,
Je me rendray par là digne de l'obtenir.

Reine de France.

A mon mauvais destin moy-même je me livre,
Qui trouble vostre vie est indigne de vivre.
Je vay toûjours trop plein de mon amour secret
Mourir en combatant, ou mourir de regret.
Vous, Madame, vivez. Quelque jour plus pro-
pice

Le Ciel à vos vertus rendra plus de justice,
Souvent à son courroux il nous laisse échaper,
Et souvent il menace avant que de fraper.
Puisse-t'il reparer ses cruantez passées
Par de longues faveurs à pleines mains versées,
Vous faire un sort si doux qu'il passe vos desirs,
A mes peines enfin égaler vos plaisirs.
Adieu.



SCENE IV.

LA DUCHESSE, CHATEAUBRIANT.

CHATEAUBRIANT.

L'On vous attend. Cette grande journée,
Madame, éclairera vostre heureux hymen.

Le Comte de Nassau hâte un moment si doux.
Il vient vous prendre, au nom du Prince vostre
époux.

Il est environné d'une illustre Noblesse,
Pour le voir de plus près à l'envy l'on s'empresse.
Vostre peuple oubliant tous ses premiers mal-
heurs

Vous attend au passage, & le seme de fleurs.

A l'espoir qui le flate il s'abandonne en proye,
 Par mille cris confus il exprime sa joye,
 Et l'encens à la main dans le temple pressez
 Les prestres font pour vous des vœux mieux
 exaucez.

Madame, ce n'est plus que par vostre presence
 Que vous pouvez haster un bonheur qui com-
 mence,

Et remplissaut les vœux du peuple & de la Cour
 Assurer le repos que leur promet ce jour.

LA DUCHESSE.

Ne faisons point languir l'ardeur qui les ani-
 me.

Le sacrifice est prest, menons leur la victime.
 Executons l'arrest qu'ont prononcé les Cieux,
 Allons... Mais que me veut le Marschal de
 Rieux !



SCENE V.

LA DUCHESSE, LE MARESCHAL DE
 RIEUX, CHATEAUBRIANT.

LE M. DE RIEUX.

M Adame, retardez la pompe qu'on prepare,
 Contre un hymen fatal le destin se declare.

LA DUCHESSE.

Quoy ?

LE M. DE RIEUX.

Le Roy des Romains à Bruges arresté
 Est en proye aux fureurs d'un peuple revolté.

Reine de France.

Ses sujets enhardis à tant de violence
En s'assurant de luy trouvent leur assurance.
Il est entre leurs mains, sans apuy, sans secours,
Et l'on craint pour son Sceptre, & même pour
ses jours.

Madame, là-dessus prenez bien vos mesures,
Mais sur tout prenez-en de promptes & de seures.
Vous avez & l'Etat & vous à menager,
Pensez y bien, avant que de vous engager.
Après qu'on s'est commis aux fureurs de l'orage
On pouille vainement des vœux vers le rivage.
Le conseil peut servir dans un peril naissant,
Mais quand le coup est fait il devient impuis-
sant.

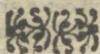
Songez en quel estat la Bretagne est reduite,
De vostre hymen pour elle examinez la suite,
Voyez-en tous les maux, mais pour les prevenir,
Et plus que le present regardez l'avenir.

L A D U C H E S S E .

Depuis long-temps pour moy je connoy vô-
tre zelle,

Vous connoissez le mien pour mon peuple fidelle.
Vous sçavez qu'attachée à ses seuls intereests
J'accomplissois l'hymen que hatoyent ses sou-
baitz.

Ces mêmes intereests demandent le contraire,
Il faut le differer. Hé bien qu'on le differe,
Allez, voyez Cominge. Avec vous, avec luy
Je veux sur ce grand point consulter aujour-
d'huy.





SCENE VI.

LA DUCHESSE, CHATEAUBRIANT,

LA DUCHESSE.

VOis-tu de mon destin le bizarre caprice ?
 A-t'il jamais si loin poussé son injustice ?
 Le Marechal d'Albret, après de longs adieux
 Triste, desespéré, vient de quitter ces lieux.
 Le Duc pour qui mon cœur endure tant de pei-
 nes

Par-moy, pour moy gemit sous de cruelles chain-
 nes,

Et le Roy des Romains comme eux infortuné
 Epreuve les fureurs d'un peuple mutiné.
 Le sort pour m'accabler d'une douleur plus forte
 Repend sur mes amans la haine qu'il me porte,
 Envers luy leur tendresse est un crime pour eux;
 Il suffit de m'aimer pour être mal-heureux.

CHATEAUBRIANT.

Le Duc semble aujourd'huy, Madame, moins
 à plaindre.

Le Ciel détourne un coup pour luy le plus à crain-
 dre.

Le malheur d'un rival peu s'en fait vostre époux
 Doit adoucir l'ennuy qu'il peut sentir pour vous.
 Le revers qui suspend cette grande alliance
 Semble encore à ses feux permettre l'esperance.

LA DUCHESSE.

Quel espoir à son cœur peut-il être permis ?
 N'est-il pas au pouvoir de nos fiers ennemis ?

S'il

S'il faut qu'en sa faveur tout mon amour élate,
Crois-tu dans mes desseins que mon peuple me
flate?

Attachant son bonheur à mon regne naissant,
Tu sçais qu'il me demande un époux plus puis-
sant,

Que du repos public victime infortunée
Je suis de mes sujets l'esclave couronnée,
Et que par un destin bizarre, rigoureux
En leur donnant des loix j'en reçois aussi d'eux.

Oùy le sort, mes sujets, tout te devient con-
traire.

L'Amour seul est pour toy, Prince, que peut-il
faire?

Ce qu'il peut faire! Il peut récompenser ta foy.
Je m'arrachois trop tost à l'espoir d'estre à toy.

Tes malheurs finiront, le destin équitable
A nos vœux aujourd'huy se rend plus favorable,

Mais pourquoy me flater d'un bien mal espéré?
L'hymen est il rompu pour estre differé?

Mes Ministres ont-ils expliqué leurs pensées?
Voudront-ils retracter mes promesses forcées?

Que sçay-je, en leurs avis peut-estre trop con-
stans

Plus que je ne voudrois... Mais je pers trop de
temps,

Va voir ma sœur, dy luy ce qu'on vient de m'ap-
prendre,

Et qu'au conseil bien tost elle vienne se rendre.

Ciel! qui vois mes ennuis, fay dans ce tr iste jour
Que je puisse accorder ma gloire & mon amour,

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

ISABELLE, CHATEAUBRIANT

ISABELLE.

DE ce que tu me dis es-tu bien assurée ?
Quoy, de ce triste hymen la pompe est dif-
ferée,

Et ma sœur dans un trouble à mon trouble pareil
Pour se déterminer assemble son conseil ?

CHATEAUBRIANT.

Oùï, Madame, & bien tost leurs de cette nou-
velle

Ses Ministres icy vont se rendre avec elle.

ISABELLE.

Helas !

CHATEAUBRIANT.

Pourquoy ces pleurs & ces nouveaux regrets ?
Auriez vous bien pour moy des deplaisirs secrets ?

ISABELLE.

J'en ay point pour toy. Ton zèle & ta naissance
T'ont avec ma tendresse acquis ma confiance.
J'aime, & ce triste jour, comme tu peux le voir,
Pour le Duc d'Orleans détruit tout mon espoir.

Exilé, tu le sçais il vint en cette ville
Contre ses ennemis mandier un azile.
Je le vis. Que mes yeux le trouverent charmant!
Mon triste cœur vers luy voloit à tout moment,
Autantqu'il me plaisoit j'aurois voulu luy plaire,
Je souhaitois qu'il eut l'amitié de mon pere,
qu'il vecût avec nous, qu'il y vecût heureux.
J'ignorois que ce soin fust un soin amoureux,
Que plus que la pitié mon ardeur le fit naistre;
Et je sentis long temps l'amour sans le connoi-
stre.

Mais que j'en goutay peu la trompeuse dou-
ceur !

Le Duc devint sensible aux charmes de ma sœur,
Je m'apperceus bien - tost de son ardeur nais-
sante,

Car qui sçauroit tromper les regards d'une amante.
Je voulus n'aimer plus, je voulus... mais hélas
Amour ! on veut en vain ce que tu ne veux pas.
Tu sçais quels maux me couste une ardeur si fa-
tale,

Je l'ay toujours cachée au Prince, à ma rivale,
Depuis plus de deux ans je devore mes pleurs,
Et je n'ose qu'à toy confier mes douleurs.
Mes chagrins aujourd'huy perdoient leur vio-
lence,

Et l'hymen de ma sœur me rendoit l'esperance.
Mais je le tiens rompu puisqu'il est differé;
Rien ne console plus mon cœur desespéré.

Ciel te fais-tu sans cesse une joye inhumaine?
D'inventer contre moy quelque nouvelle peine?
Quel crime ay-je commis qui puisse t'animer ?
Pour la seule Isabelle est-ce un crime d'aimer ?
Si c'en est ur. Toy - mesme es le premier cou-
pable,

J'aime ce que ta main a fait de plus aimable.

CHATEAUBRIANT.

L'espoir n'est point encore à vos feux défendu.
Les cieux vous enverront un bien qui vous est
dû.

L'ame de la Princesse est encor balancée,
Il est vray. Mais j'ay lû jusques dans sa pensée,
Madame. Devoïée à tous vos interests

J'ay sondé de son cœur les sentimens secrets.
Je viens, n'en doutez point, d'apprendre de sa
bouche

Qu'autant que son amour le bien public la tou-
che.

Mais enfin, son conseil, quoy qu'elle ait projecté,
Peut la faire refoudre à suivre le traité.

ISABELLE.

Non, tu flates en vain un amour trop funeste.
Elle aime, c'est assez, mon cœur me dit le reste.
Elle immolera tout à l'espoir trop charmant
De pouvoir quelque jour posséder son amant.

Je connois mieux que toy sa pensée & sa flâme.

Ignorant mon ardeur elle m'ouvre son ame,
Et sans rien soupçonner, elle vient chaque jour
Me confier sa peine ainsi que son amour.

C'est là de mon destin la dernière injustice.

Sa triste confidence augmente mon supplice.

Pardonne, chere sœur, je te manque de foy.

Mais bien-tost mon trépas te vengera de moy.

La mort n'est pas un mal pour une mal-heureuse.

Hâtons nous de finir une vie odieuse,

Et m'épargnant des maux qui renaissent toujours.

Commençons mon repos par la fin de mes jours.

CHATEAUBRIANT.

Ah! ne permettez pas que l'ennuy vous abatte.

C'est dans les grands malheurs que la constance
éclatte.

Songez que mon destin dépend de vostre sort,
Que je ne pourrois pas survivre à vostre mort,
Et que dés le berceau d'une mere privée,
Je vous ay dans mes bras tendrement eslevée.
Vivez. Si vostre sœur fuit le Roy des Romains,
Je sçauray tout tenter pour rompre ses desseins.
quand j'aurois moins pour vous de tendresse &
de zele,
L'interest de l'Estat m'armeroit seul contr'elle.
Où, pour faire avorter un coup qui le détruit,
Je puis... Mais elle vient, & son Conseil la suit.
Cachez vostre douleur.



SCENE II.

LA DUCHESSE, ISABELLE,
LE MARESCHAL DE RIEUX,
LE COMTE DE COMINGE,
CHATEAUBRIANT.

LA DUCHESSE.

QUE chacun prenne place.
Vous sçavez nos malheurs sans que je les retrace.
Vous sçavez que jamais un Estat accablé
Ne fut plus qu'é le mien ni plus souvent troublé,
que la guerre étrangere & la guerre intestine
L'ont cent fois menacé d'une entiere ruine.
La fortune aujourd'huy mieux d'accord avec
nous

Sembloit nous regarder avec des yeux plus doux,

B iij

Et du Roy des Romains l'alliance prochaine
 Estoit de ses faveurs une preuve certaine.
 Par ses propres sujets ce Prince est arresté.
 Faut-il executer ou rompre le traité?

Vous qu'un pere mourant feur de vostre prudence

Me donna pour appuy d'une foible puissance,
 Qui par l'ardeur d'un zele éprouvé tant de fois
 Avez si bien rempli l'équité de son choix:
 Voyez ce qu'il faut faire en ce peril extreme,
 Faites icy pour moy ce qu'il feroit luy-mesme,
 De vos heureux avis prestez moy le secours,
 Et soyez tels enfin que vous futes toûjours.

LE MARESCHAL DE RIEUX.

Puisque vous l'ordonnez, je vay parler, Madame,
 Ma bouche n'est jamais infidelle à mon ame.
 Ainsi brulant d'un zele à ma franchise égal,
 J'ose me declarer contre un hymen fatal.
 D'un Prince sans pouvoir que pouvez-vous attendre?

Opprimé, dans les fers, viendra-t'il vous défendre?

L'Etat par vostre hymen veut se faire un apuy.
 N'est-ce pas l'en priver que vous donner à luy!
 Et courant au devant du coup qui nous menace
 Jusqu'en ces lieux peut-être attirer sa disgrâce?

Vostre pere, il est vray, luy promit vostre foy.
 Mais la nécessité prescrit une autre loy,
 Dispense de tenir la foy qu'on a promise,
 Et tout devient permis quand elle l'autorise.

Hé pourquoy vous gêner d'un scrupule si vain?
 A manquer de parole il vous ouvre un chemin.
 A-t'il tenu la sienne? a-t-on vû son armée
 Venir encourager la Bretagne allarmée?

Où font ces grands secours qu'il nous avoit
promis ?

Permettez-vous icy ce qu'il s'est bien permis.
Sa lenteur outrageante à peine est excusable.
Vostre refus, Madame, est juste & raisonnable.
Il faut dès ce jourd'huy le luy faire annoncer,
A ses droits de luy-mesme il pourra renoncer,
Dans son malheur peut-estre il se fera justice:
Quoy qu'il en soit, l'Etat veut ce grand sacrifice.

Il vaut mieux encourir son impuissant couroux,
Que le courroux du Ciel prest à tomber sur nous,
Et la paix en ces lieux si long-temps souhaitée
Par son inimitié n'est pas trop achetée.

L A D U C H E S S E .

Parlez Cominge.

L E C O M T E D E C O M I N G E ,

En vain on demande ma voix,
Madame, en les formant le Ciel instruit les Rois.
Ils naissent éclairés, justes, prudens, & sages,
Sont du Dieu qui sçait tout les vivantes Images,
Se donnent les avis qu'on voudroit leur donner,
Et qui gouverne tout peut seul se gouverner.
Toutefois puisqu'il faut dire ce que je pense
De Maximilian je prendray la défense.

Quels secours, vous dit-on, nous a-t-il envoyez?
Il nous a secours mieux que vous ne croyez.
Le seul bruit de son nom & de son alliance
A suspendu le cours des armes de la France.
Charles craignant toujours que le fer à la main
Ce Prince en ses Estats ne s'ouvrit un chemin,
Pour prévenir l'effet de ses ardeurs guerrieres,
A par des corps d'armée assuré ses frontieres.
Ainsi diminuant son pouvoir divisé;
Il n'apporte en ces lieux qu'un courroux épuisé.

B iiij

Mais le traité rompu dissipe ses alarmes,
Il va tourner sur nous tout l'effort de ses armes;

Bien-tost de toutes parts assemblant ses soldats
Il viendra furieux fondre sur vos Estats.
Déjà trop affoiblis par nos guerres passées
Pourrons-nous soutenir ses forces ramassées?

Mais le Roy des Romains, dit-on, est arrêté.
Vain pretexte pour rompre un si ferme traité.
Il luy reste, Madame, assez de bras fidelles,
Pour l'arracher des mains d'un tas d'hommes rebelles,

Et l'Empereur son pere alarmé pour ses jours
Fera bien-tost voler l'Empire à son secours.
C'en est trop, son nom seul suffit pour le de-
fendre.

Qui secoïa le joug viendra bien le reprendre.
Dans la rebellion rarement obstiné
Le peuple n'a qu'un feu mort aussi-tost que né,
A peine a-t il failli qu'il reconnoit son crime,
Et revient de luy-même à son Roy legitime.

Pefez ce qu'un refus peut traîner après soy.
Au Maréchal d'Albret on a manqué de foy.
Que diront nos voisins ? la terre toute entiere,
Si cette perfidie est jointe à la premiere ?
Avec nous desormais qui voudra s'allier ?
A nous, à nos traitez qui voudra se fier ?
Voyez d'un tel refus la honte inseparable.
La parole des Rois doit estre inviolable.
Il faut qu'elle leur soit ce qu'à nous un ser-
ment,

Que l'équitable foy regle leur sentiment.
Si du commerce humain elle estoit exilée,
Il faudroit que par eux elle y fut rapellée,
Que par eux sur la terre elle reprit ses droits,
Et qu'on la retrouva dans les ames des Rois.

LE MARESCHAL DE RIEUX.

Le Comte de Cominge est prudent, équitable,
Il craint pour vostre gloire, & sa crainte est
loüable.

Mais, s'il faut l'avoüer, la severe équité
Ne peut avoir icy qu'un pouvoir limité,
Madame. Un mal pressant demande un prompt
remede.

La necessité parle, il faut que tout luy cede.
Sous le poids de ses maux l'Estat va succomber,
Si quelqu'un ne l'apuye, il est prest à tomber.
Nos Alliez laissez d'une guerre infertile
De leur premiere ardeur n'ont qu'un reste inu-
tile.

Les uns plus refroidis, par des complots secrets
Vont mandier en France une honteuse paix,
Et les autres chargez & d'ennuis & de chains.
D'une longue prison y ressentent les peines.
Il vous faut un époux dont le puissant secours
De nos mauvais destins interrompe le cours.

Alphonse, que l'on conte entre les plus grande
Princes

Qui de Naples en paix gouverne les Provinces,
Pour époux, pour vangeur vous offre un de ses
fils.

Ses interests, Madame, aux vostres sont unis.
Il a sçu par le bruit que l'Europe public,
Que Charles de son joug menace l'Italie,
Que voyant à ses loix tous ses voisins soumis,
Il veut delà les Monts chercher des ennemis,
Franchir de l'Appennin la barriere impuissante,
S'ouvrir jusques à Rome une route sanglante,
Et de tout l'univers devenant la terreur
Se faire d'Orient proclamer Empereur.
Chaque jour alarmé du bruit de ses conquestes,

Il tient auprès de luy des troupes routes prestes,
 Vous n'avez qu'à parler. Suivi de ses soldats
 Son fils viendra bien-tost defendre vos Estats,
 Et trouvant une voye ouverte à sa vengeance,
 Sceler du sang François vostre heureuse alliance.
 Prononcez pour ce Prince, & sans plus différer.
 A Maximilian osez le préférer.
 Ne vous tourmentez plus d'un scrupule frivole.
 On peut sans l'outrager luy manquer de parole.
 L'interest de l'Estat vous fit promettre à luy,
 Et ce même interest vous dégage aujourd'huy.
 Vostre gloire par là ne peut estre ternie,
 La Bretagne le veut, elle vous justifie.

LE COMTE DE COMINGE.

On veut delà les Monts vous chercher un époux?
 D'un si foible Allié que nous promettons nous,
 Madame? Ce n'est plus cette antique Italie
 Des dépouilles du monde autrefois annoblie,
 Qui fit craindre en tous lieux ses armes & ses
 loix,
 Triompha vaillamment de nos premiers Gaulois,
 Qui dans Rome tonnant du haut du Capitole,
 Etonnoit tous les Rois d'une seule parole.
 On ne voit plus ses Chefs par la gloire animez
 S'armer pour le secours des peuples opprimez,
 Et fiers persecuteurs des Tyrans & des crimes
 Remettre en leurs Estats les Princes legitimes.
 Ainsi n'esperez point que l'époux pretendu
 Vous amene un secours vainement attendu.
 Croyons moins une ardeur qui tâche à nous se-
 duire,
 En pensant nous sauver n'allons point nous dé-
 truire,
 Et tombant d'un peril dans un plus grand danger,
 Soumettre la Bretagne au joug d'un étranger.

Reine de France.

23

Ah ! s'il nous faut servir , servons-nos premiers Maîtres ,
Subissons l'heureux joug qu'ont subi nos Ancestres.
Allons offrir nos cœurs au Monarque François ,
Allons luy demander & la paix & des loix.
Ce Roy dont la clemence égale le courage
Pour nous tendre la main n'attend que nostre hommage.

Jamais dans son courroux il ne fut affermi.
L'ennemi suppliant n'est plus son ennemi ,
Pour fruit de ses exploits il ne veut que la gloire,
Au seul honneur de vaincre il borne sa victoire.
Allons nous rendre à luy , tout nous fera rendu ,
Et nous gagnerons plus que nous n'avons perdu.

LA DUCHESSE.

Oùi, c'est par cette voye & plus noble & plus seure
Qu'entre la France & nous la paix se peut conclure ,
Que du Duc d'Orleans on peut briser les fers ,
Et voir finir des maux depuis long-temps soufferts.

LE HARESCHAL DE RIEUX.

Madame , c'est plutôt redoubler sa misere.
Ce moyen produiroit un effet tout contraire.
Charles ingenieux à trouver des raisons
Sur luy plus que jamais étendroit ses soupçons.
Il craindroit que toujours prest à tout entreprendre

Le Duc à vostre hymen n'osast encor pretendre ,
Que suivant la chaleur d'un courage trop prompt
Contre luy de sa chaine il ne vangea l'affront.
Pour prevenir ce coup , sa prudence cruelle

Joindroit à sa prison une gêne nouvelle,
Et nous verrions pour luy nos efforts superflus
Loin de briser ses fers les serrer encor plus.
Non, ne nous flatons point d'une vaine espérance.

On ne peut le sauver que par la violence.
Allons le fer en main l'arracher de prison.
La force est des vrais Rois la dernière raison.
Celuy que pour époux mon zele vous propose,
Peut de ses longs malheurs faire cesser la cause.
Que son peuple soit tel qu'on l'ose publier,
C'est à l'événement de le justifier.
On craint de se soumettre à des loix étrangères,
Vaine crainte. Ces loix sont au moins volontaires.
Où il, s'il nous faut fléchir devant un Souverain,
Faisons, faisons, qu'il soit l'œuvre de nostre
main.

Quand la force l'impose on hait la servitude,
Mais un joug libre perd ce qu'un joug a de rude,
Et de son propre choix un peuple satisfait
Obeït sans murmure au maître qu'il s'est fait.



SCENE III.

LA DUCHESSE, LE MARES-
CHAL DE RIEUX, LE COM-
TE DE COMINGE, LE MA-
RESCHAL D'ALBRET.

LE MARESCHAL D'ALBRET.

MAdame,...

LA

Reine de France. 23

LA DUCHESSE.

D'où vous vient cette ardeur empressée
à marcher ?

LE MARECHAL D'ALBRET.

Aujourd'huy vous estes exaucée,
Le Duc d'Orleans...

LA DUCHESSE.

Quoy ?

LE MARECHAL D'ALBRET.

Va paroître à vos yeux.

LA DUCHESSE.

Le Duc est arrivé.

ISABELLE *bas.*

Ciel !

LE MARECHAL D'ALBRET.

Il est en ces lieux

Je marchois, & déjà les montagnes prochaines
Cachioient à mes regards les murailles de Rennes,
D'un gros de cavaliers le Prince environné
S'est offert tout d'un coup à mon ceil étonné.
Je l'aborde, & de tout desirant de m'instruire
Jusqu'au pied des rempars je viens de le con-
duire.

Hors des murs il attend, à vos ordres soumis,
Que par vous de ces lieux l'accez luy soit per-
mis.

J'ay devancé ses pas, & toujours plein de zele
J'ay couru vous porter cette heureuse nouvelle

LA DUCHESSE.

Ah! qu'au devant de luy l'on se hâte d'aller,
Si vous avez du zele il le faut signaler,
Ne perdez point de temps en aprets ordinai-
res,

Dans un pareil desordre ils sont peu nécessaires.

C

Si sans bruit , si sans pompe on le fait recevoir ,
 Il ne l'imputera qu'à l'ardeur de le voir

Le Maréchal d'Albret sort

Vous dont le bien public fait l'étude & la peine
 Ne précipitez rien. Voyons ce qui l'ameine,
 Allez , & pour fixer mon choix sur un époux
 Attendons que le Prince ait paru devant nous.

Les Ministres sortent.

Nous , ma sœur, pour accroître une joye imprévüe
 Hâtons-nous de jouir d'une si chere veüe,
 D'aussi loin qu'il se peut allons le découvrir.

ISABELLE en s'en allant.

Que cette veüe hélas ! me va faire souffrir,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ISABELLE, CHATEAUBRIANT.

ISABELLE.

NOn, je ne verray point un si triste spectacle.
Ton zele à ma retraitte oppose un vain
obstacle.

Je ne scaurois cacher le trouble où je me voy,
Mes soupirs, mes regards parleroient malgré
moy,

Et ce coeur malheureux trop plein de sa tendresse
Laisseroit à leurs yeux échapper sa foiblesse.

Je ne le verray point, & loin de m'arrêter
Pour mon honneur, à fuir tu devrois m'inciter.

CHATEAUBRIANT.

Hé ! Madame, voyez que la fuite au contraire
Va trahir un secret que vous voulez leur taire.
Elle donne matiere à de justes soupçons.
Je crains qu'on n'en penetre aisément les rai-
sons:

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en ce desordre extrême
Cruelle ! suis-je icy maîtresse de moy-même ?

C ij

Ce cher Prince approchoit. Le peuple par des
cris

A des transports de joye excitoit les esprits.
Sur le front de ma sœur elle estoit répanduë,
La douleur s'emparoit de mon ame éperduë.
L'approche d'un Heros trop tendrement aimé
Redoubloit les ardeurs de mon cœur alarmé.
Mon amour dans mes yeux commençoit à se
peindre,
Mon desordre croissoit, je ne pouvois plus feindre,

Ma tendresse emportoit mon devoir combatu,
Je cedois, & la fuite a sauvé ma vertu.

CHATEAUBRIANT.

Donnez moins à l'effroy dont vous estes atteinte :

Car quel est après tout l'objet de vostre crainte ?

ISABELLE.

Que sçay-je. Tout confond mes esprits incertains,
[crains,
Je crains tout, & ne sçay pourtant ce que je
De mouvemens divers mon ame est agitée,
De mille affreux soucis elle est inquietée,
Je sens l'amour, la crainte, y regner tour à tour,
Et cette crainte même augmente mon amour.

CHATEAUBRIANT.

Ne vous alarmez point, vostre peur sera vaine,
Vous même n'allez pas prevenir vostre peine.
Son amant, il est vray, va paroistre à ses yeux,
Mais sçait-on le dessein qui l'ameine en ces lieux?
Quand même il y viendroit pour couronner sa
flame
Devriez-vous chasser tout espoir de vostre ame,
Croyez-vous, que l'état tout prest à trébucher
Jusqu'à flater leurs vœux olast se relâcher?

A-t'il moins de raison de leur estre contraire
Que n'en eut autrefois le feu Duc vostre pere,
Et vostre sœur enfin voudroit-elle aujourd'huy
Perdre & son propre peuple & sa gloire pour luy?

I S A B E L L E.

Foibles raisons d'état, hélas! que tu m'apportes,
L'amour a ses raisons, elle sont les plus fortes,
Il parle, c'est assez. On n'écoute plus rien,
A l'intérest public on préfere le sien,
Ma sœur n'a point d'époux, un refus la déga-
ge,
Elle aime, elle peut tout, que veux-tu davan-
tage.

C H A T E A U B R I A N T.

Elle se refoudroit à recevoir la foy
D'un Prince abandonné du sort & de son Roy?
Par elle nous verrions la Bretagne affligée,
En de nouveaux malheurs pour jamais engagée?
Ah! prevenons un coup funeste à ses Estats.
C'est la trahir icy que ne la trahir pas.
Empeschons un hymen honteux à sa memoire,
Et malgré qu'elle en ait conservons luy sa gloi-
re.

Cet ouvrage important n'est qu'à vous réservé

I S A B E L L E.

A moy!

C H A T E A U B R I A N T.

Veillez me croire, & l'Estat est sauvé
Broüillez ces deux amans quand tout semble leur
rire,
Et par la jalousie...

I S A B E L L E.

Ah qu'oses-tu me dire?
Par quels lâches moyens veux-tu me secourir?
Contre ma propre sœur j'y pourrois recourir?

C iii

Traverser son ardeur pour établir la mienne,
 Perdre ma gloire, afin de conserver la sienne,
 Et par des trahisons dont la honte est le fruit
 Pour suivre vainement un bonheur qui me fuit?
 Non, modere pour moy ce zele illegitime,
 A mes cruels malheurs n'ajoutons point le crime,
 Je sens que mes chagrins m'approchant du tom-
 beau
 Vont bien-tost de ma vie éteindre le flambeau,
 Souffre qu'avec honneur je perde la lumiere,
 Que j'emporte au cercueil ma vertu toute entie-
 re,
 Et qu'un jour nos neveux apprenant mon trépas
 Pleignent mon infortune, & ne m'abhorrent pas,
 Mais ma sœur vient icy.



SCENE II.

LA DUCHESSE, ISABELLE,
 CHATEAUBRIANT.

LA DUCHESSE.

Quelle cause impreveuë
 Ma sœur, vous a si tost derobée à ma veuë?
 Pourquoi *faire*, quand le Ciel se declare pour
 nous?
 Au bonheur de ce jour vous refuseriez-vous?

ISABELLE.

Non ma sœur, le retour d'un Prince qui vous
 aime [même,
 Ne me touche pas moins qu'il vous touche vous

Reine de France.

32

Mais depuis quelque temps un long chagrin me
suis,

Loin du bruit il s'apaise, il s'accroit dans le
bruit.

Ces cris qu'un peuple pousse & redouble sans ces-
se

De mon ame inquiete irritoient la tristesse,
J'ay crû que mes soupirs dans ce Palais perdus
Ne vous troubleroient point n'estant point en-
tendus.

LA DUCHESSE.

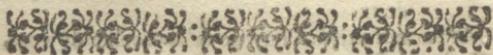
Ah ! faut-il qu'aujourd'huy vous y soyez en
proye ?

Mon cœur vous souhaitoit pour témoin de sa
joye,

Et le spectacle heureux dont je viens de jouir
Loin d'aigrir vostre ennuy l'eut fait évanouir.

J'ay vû le Duc. Il est plus que jamais aimable
Toujours charmant, toujours à luy-même sem-
blable.

Un œil moins que le mien de ses traits prevenu
Dans la foule à son air l'eut d'abord reconnu,
Nous l'allons voir ma sœur.



SCENE III.

**LA DUCHESSE, ISABELLE,
CHATEAUBRIANT.**

CHATEAUBRIANT.

LE Duc est là Madame.

C. iii]

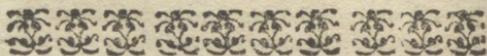
Qu'il entre.

CHATEAUBRIANT.

Il vient.

ISABELLE *bas.*

O Ciel, que de trouble en mon ame.



SCENE IV.

LA DUCHESSE, LE DUC,
ISABELLE, LE MARE'CHAL
D'ALBRET, LE MARE'CHAL
DE RIEUX, LE COMTE
DE COMINGE, CHA-
TEAUBRIANT.

LE DUC.

JE vous revois, Madame, & le destin plus
doux

Me permet aujourd'huy de m'approcher de vous,
Enfin il a finy contre mon esperance
Les maux de ma prison, & ceux de mon absen-
ce.

Quand je n'attendois plus qu'un trépas souhaité,
Ee Ciel moias inhumain m'a mis en liberté.

Pour la rendre à mon cœur plus aimable & plus
chere,

A vous, à vos Estats, il la rend salutaire,
Il veut que je vous porte un bien qu'elle produit,
Et que vostre repos en soit le premier fruit,

LA DUCHESSE.

Prince, nous le goûtons. Cet heureux jour re-
pare

Les maux où nous plongea vostre prison barbare.
Il ne nous souvient plus de nos chagrins passez,
Vous estes de retour, on vous voit, c'est assez.

Ah! Duc, que ces chagrins ont eu de violence,
Sans cesse nous tournions nos regards vers la
France.

Nous nous sommes cent fois reproché vos mal-
heurs,

Ne pouvant rien de plus, nous vous donnions
des pleurs.

Quelque dure que fut la rigueur de vos chaînes
Nos craintes grossissoient l'image de vos pei-
nes,

Et nos cœurs agitez par de cruels combats
Sentoient pour vous des maux que vous ne sen-
tiez pas.

Mais, Prince, se peut-il qu'enfin je vous revoye?
Sur la foy de mes yeux faut-il que je le croye?
A qui doit-on un bien si long-temps attendu,
Et par quel coup du Ciel nous estes vous rendus?

LE DUC.

Je dois au Roy, Madame, un si grand avan-
tage

De sa seule bonté mon retour est l'ouvrage.

Sa clemence s'étend jusqu'à ses ennemis,
Il veut gagner les cœurs que son bras a sou-
mis.

Quand tout flate, tout craint sa valeur triom-
phante,

Il voit avec pitié l'Europe gemissante,

Et luy-même bornant le cours de ses hauts faits

A ceux qu'il a vaincus il presente la paix.

LA DUCHESSE.

Quoy, c'est peu qu'aujourd'huy vostre heu-
reuse presence
Ait de nos plus chers vœux rempli l'impatic-
ce,
Et comme s'il estoit un plus grand bien pour
nous,
Vous apportez encor la paix avec vous.
Quel bonheur! qui l'eut crû... Mais quel Dieu
tutelaire
A pu d'un Roy vainqueur desarmer la colere?
Quel but dans ses desseins peut-il se proposer,
Et quel joug, quelles loix nous veut-il imposer,

LE DUC,

Loin de vous en donner il veut subir les vô-
tres,
Ce Conquerant, Madame, est different des au-
tres,
Soumis, respectueux, plus amant que vainqueur,
Il vous offre par moy la couronne & son cœur.
Il veut qu'en étouffant une guerre cruelle,
Vostre hymen soit le nœu d'une paix éternelle.
Parmy tant de Heros qui grossissent la Cour,
C'est moy qu'il a choisi pour servir son amour.
C'est moy, qui par le soin de vos grandeurs fu-
tures
Viens d'une heureuse paix faire les ouvertures,
Et presser, en faveur d'un Roy victorieux
Un aveu, dont un sceptre est le prix glorieux.
ISABELLE *bas.*
Ciel! qu'entens-je?

LE DUC.

Oüy, Madame, arbitre de la terre
Vous pouvez luy donner ou la paix ou la guer-
re.

L'une & l'autre aujourd'huy ne dépend que de
vous.

Le Ciel entre vos mains met le bonheur de tous,

Et de vostre refus ou de vostre hymenée

Tout l'Univers tremblant attend sa destinée.

Que d'honneur cet hymen va traîner après soy !

Un grand peuple à l'envy recevra vostre loy.

Et quel peuple Madame ? un peuple doux , affa-
ble ,

Intrepide par tout , & par tout redoutable.

L'exemple du plus sage & du plus grand des
Rois

Fait autant de Heros que l'on voit de François.

C'est ce Roy , dont le nom remplit la terre &
l'onde,

A qui le Ciel promet la conquête du mon-
de ,

Dont la gloire & les ans ont eu même progrès ;

Et qui comte par eux le nombre de ses faits.

Tout l'Univers le craint , toute la France l'ai-
me.

Tous ses sujets en luy ne cherchent que luy-mê-
me.

Il charme également & les cœurs & les yeux ,

Tels Athenes & Rome ont peint leurs demy-
dieux.

Leur douce Majesté brille sur son visage ,

Il en a tous les traits , il en a le courage.

Ce Roy si vertueux , si grand , si fortuné

Madame , c'est l'époux qui vous est destiné.

LA DUCHESSE.

Cette grande nouvelle a de quoy me surpren-
dre,

Prince , je m'estois peu preparée à l'entendre.

Vostre zele pour nous ne peut aller plus loin ,

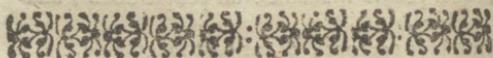
Je suis trop redevable à ce genereux soin.

Mais comme cette affaire est de grande importance,

Avant que de répondre il est bon qu'on y pense.

Je vay sur vos raisons réfléchir meurement,
Et vous sçavez après quel est mon sentiment.

Elle sort avec toute sa suite.



SCENE V.

LE DUC, ISABELLE,
CHATEAUBRIANT.

ISABELLE.

PPrince qu'avez-vous dit, & que viens-je
d'entendre?
Quel soin avez-vous pris, & qui vous l'a fait
prendre?
Quel employ? quel discours? qu'en dois-je
presumer?
Ce cœur qui l'aima tant cesse-t'il de l'aimer?

LE DUC.

Si je ne l'aime plus! Ah! mon ame enflammée
Est de ses chers appas plus que jamais charmée,
Madame, cet employ qui cause mon retour
Mieux que mes soins passez luy prouve mon
amour.

Au courroux du vainqueur je la voyois en bute,
Ses Etats menacé d'une infaillible chute;
J'ay dû sacrifier mon interest au sien,
Acheter son repos par la perte du mien.

Dg

Du Ciel sur ses Etats écarter les menaces,
Et la faire jouir du fruit de mes disgraces.
Auprès d'elle pour moy qu'avois-je à menager?
A Maximilian elle alloit s'engager.
Je le sçavois. J'ay crû ma douleur moins cruelle
Si la perdant, au moins je vivois auprès d'elle.
Heureux dans mes malheurs de voir qu'un si
grand Roy,
Si je tiens tout de luy tienne aussi tout de moy.
De l'honneur qu'il m'a fait je n'ay pû me défendre.
Jusques dans ma prison il a daigné descendre.
Prince, a-t'il dit, d'un air charmant, plein de
bonté,
Je vous rends & vos biens & vostre liberté,
Je ne vous retiens plus. Allez voir la Duchesse,
Allez luy presenter la paix & ma tendresse.
Si je puis par vos soins devenir son époux,
Vous ferez plus pour moy que je ne fais pour
vous.
Ces mots qui meritoient tout l'éclat de ma
haine
De sa bouche sortis ne m'ont déplû qu'à peine.
Même en m'assassinant il a sceu me flater,
J'ay soupiré tout bas sans pouvoir m'irriter,
Et loin qu'un fier dépit ait armé mon courage,
S'il eut plus exigé j'eusse fait davantage.
Sa douceur, son abord charme un cœur géné-
reux,
Laisse de ses discours un souvenir heureux,
Et de tant de chaleur cette idée est suivie,
Que pour luy l'en est prest à prodiguer sa vie.
Mon ame à tant d'attraits n'a pû se refuser.
Vous devriez me plaindre au lieu de m'accuser.

Le sort n'en veut qu'à moy, c'est moy seul qu'il opprime.

J'apporte icy la paix, & j'en suis la victime.

J'adore vostre sœur. Mon employ, mon devoir,

Tout enfin en secret me défend de la voir.

Je la crains, je me crains. Helas! lors que l'on aime,

Un cœur ne prend conseil que de son amour même.

Un terrible combat s'appréteroit pour moy,

Et je pourrois trahir mon devoir & mon Roy.

Epargnez-moy, Madame, un combat si funeste,

Je ne fonde qu'en vous tout l'espoir qui me reste.

Vous pouvez adoucir la rigueur de mon sort,

Je mets entre vos mains & ma vie & ma mort,

Vous pouvez...

ISABELLE.

Quoy? parlez Prince? Que puis-je faire?
En quoy puis je aujourd'huy vous estre nécessaire?

Ah si je le sçavois! prompte à vous secourir

Au devant de vos vœux vous me vertiez courir.

LE DUC.

Puisque dans mes malheurs vostre cœur s'intéresse,

Pour les diminuer parlez à la Princesse,

Pour me justifier, Madame, dites luy

Et quel est mon amour, & quel est mon ennuy,

Que pour ses interests je cours à ma ruine,

Que pour elle j'ay pris un soin qui m'assassine.

Peignez luy les combats que mon cœur a rendus,

Les pleurs que je répens, ceux que j'ay répendus.

Dites luy qu'à ma perte obligé de souscrire,
Je luy viens à regret presenter un Empire,
Que mes pleurs & ma vie auront un même
cours,
Que je l'aime, & qu'enfin je l'aimeray toujours.

I S A A E L L E.

Moy, que j'aïlle à ma sœur porter cette nou-
velle !
Luy dire que tou jours vous soupirez pour elle !
D'un amour trop fatal resserer le lien !
Moy-même contre moy... Non, je n'en feray
rien

Prince. J'aime ma sœur, si vous l'aimez encore;
Son repos & le mien veulent qu'elle l'ignore.
J'irois luy découvrir vos sentimens secrets, A
Pour l'enhardir peut-estre à refuser la paix ?
Lors que pour ses Etats le destin se declare,
Moy-même détourner les biens qu'il leur pre-
pare ?

Et la Bretagne un jour pourroit me reprocher
D'avoir causé sa perte au lieu de l'empescher ?
Ah ! vous penetrez mal dans le fond de mon ame
Si vous me croyez propre à servir vostre flame.
Pour voir remplir vos vceux, chargez moy d'un
employ
Plus heureux pour ma sœur, moins funeste pour
moy.

Nostre interest combat vostre injuste priere.
N'exigez pas de moy plus que je ne puis faire.

L E D U C.

De mon sort, je le voy, la longue inimitié,
Madame, me ravit jusqu'à vostre pitié.
Il veut par ce malheur aigrir mon infortune.
Je ne vous feray plus de priere importune.
Je vay, sans accuser ce silence inhumain,
Pour me justifier prendre un autre chemin.

D ij



SCENE VI.

ISABELLE, CHATEAUBRIANT.

ISABELLE.

AS-tu vû le cruel ? a-t'il daigné connoître
L'amour infortuné que j'ay trop fait paraître ?

Mes soupirs, mes regards, mon trouble, ma lan-
gueur,

Ma bouche mille fois prestée à trahir mon cœur,
Ce cœur par tant d'endroits cherchant à se ré-
pendre,

Tout parloit de mes feux s'il eut voulu l'enten-
dre.

Hé n'aurois-tu pas crû, seduite comme moy,
Qu'il m'alloit presentet l'hommage de sa foy,
Que pour faire une paix plus longue & plus cer-
taine

Ses vœux s'alloient tourner vers la sœur de sa
Reine.

Douce erreur, qu'un moment a fait évanouïr,

Il m'a même envié le bonheur d'en joiïir.

Il a parlé l'ingrat, & sa bouche cruelle

M'a renduë aux transports de ma douleur mor-
telle.

L'espoir precipité que j'en avois conceu

A redoublé l'ardeur de mon amour deceu.

C'en est fait, vangeons nous. Mais quelle est son
offence ?

Il aime la Princesse avec trop de constance,

Est-ce un crime? oüy ses feux outragent trop
les miens,

Il fait tous mes malheurs, je veux faire les siens,
Traverser une flamme à la mienne contraire,
Et le punir enfin d'avoir trop sceu me plaire.

CHATEAUBRIANT.

Le chemin est ouvert à ce ressentiment,
Brouillez, vous dis-je encor, l'amante avec l'a-
mant.

Mais sur tout hastez-vous : le Duc toujours fi-
delle

Pourroit voir vostre sœur, s'éclaircir avec elle.

Cet éclaircissement pourroit les réünir,

Il vous perdrait, Madame, il faut le prevenir.

Ne vous alarmez point d'un crime imaginai-
re,

Il cesse d'estre tel quand l'amour le suggere,

On excuse aisement quiconque l'a commis,

Les crimes amoureux sont des crimes permis.

ISABELLE.

Mais dy moy, n'est-ce pas montrer trop de foi-
blesse?

A cettè trahison veux-tu que je m'abaïsse?

Quand même à tous les yeux je pourrois la ca-
cher,

Ne me la dois-je pas sans cesse reprocher?

Le Ciel, le juste Ciel ne sert point l'injustice.

Quel fruit dois-je esperer d'un si lâche arti-
fice?

Je crains de n'en avoir que la vaine douceur

D'inquieter le Prince, & de nuire à ma sœur.

CHATEAUBRIANT.

De nuire à vostre sœur ! Ah ! c'est plürost, Ma-
dame

La tirer de l'abyssme ou l'a jette sa flamme.

D'iiij

Quelle infortune, ô Ciel! & pour elle & pour nous,

S'il faut qu'elle refuse un vainqueur pour époux,
Détournons les malheurs ou la Bretagne touche.

Tout l'état desolé vous parle par ma bouche.
Car enfin, on le voit, elle aime tendrement,
L'éclat d'un sceptre offert la tante vainement,
L'ambition est foible ou l'amour est si forte,
Sur l'ardeur de regner une autre ardeur l'emporte,

Et le trône qui flate un esprit détaché,
Ne touche point un cœur que l'amour a touché.

Ainsi n'esperez pas que le sien se démente
Par dépit à l'hymen il faut qu'elle consente.
Son courroux sera plus que toute sa raison,
Elle devra le trône à vostre trahison.
Le Prince alors privé d'un reste d'esperance
Ne se piquera plus d'une vaine constance,
D'un œil moins prevenu verra tous vos appas,
A se donner à vous ne balancera pas,
Et s'ouvrant aux douceurs d'une flame nouvelle,

Il sentira pour vous ce qu'il sentoit pour elle.

I S A B E L L E.

Mais comment, & par où peut-on executer
Ce que pour mon repos tu viens de projeter?
Faut-il du temps, des soins, ay-je beaucoup à craindre?

Que faut-il faire enfin, parle?

C H A T E A U B R I A N T.

Il ne faut que seindre,
Faites venir le Prince en vostre appartement,
Montrez à le servir un tendre empressement,

Reine de France.

45

Et pour le retenir feignez avec adresse
De vouloir l'excuser auprès de la Princesse :
C'est tout Reposez-vous du reste sur mes soins,
Pour un si grand bonheur pouvez-vous faire
moins?

ISABELLE.

Hé bien, à tes avis je me laisse conduire,
De tes desseins pour moy je ne veux point m'in-
struire,
De mon cruel destin il faut subir la loy,
Fais ce que tu voudras, je me livre à ta foy.

Fin du troisième Acte.

D iij





ACTE IV.

SCENE I.

LA DUCHESSE, LE MARE'
CHAL D'ALBRET.

LA DUCHESSE.

Qu'il eut dit, Maréchal, que le Duc infidelle

Etreindroit une ardeur qu'on croyoit immortelle?
Quel le vis je autrefois, quel viens-je de le voir,

Un si grand changement se peut-il concevoir?
Après les maux si longs, si pleins de violence,

Qu'ont coûté à mon cœur sa prison, son absence,

Quand le Ciel à mes vœux accorde son retour,
Devois-je bien m'attendre à le voir sans amour?
Est-ce donc là le prix des combats de mon ame?

Du refus de deux Rois immolez à sa flamme?
Après tant de soupirs, tant de pleurs, tant d'enluy....

Meritoit-il l'ingrat ce qu'on a fait pour luy?

Reine de France.

43

LE M. D'ALBRET.

Ma surprise, Madame, à la vostre est égale,
Je plains une tendresse à vous, à moy fatale.
De vostre amour pour luy tantost instruit par
vous,

Des plus vives douleurs j'ay senty tous les coups.
Plus touché de vos maux que de mon infortu-
ne

J'évitois, je fuyois une pompe importune,
J'allois loin de vos yeux me plaindre en liberté.
Lors qu'aux miens près d'icy le Duc s'est pre-
senté.

Quelques chagrins qu'encor me promet sa pre-
sence,

Rien n'a pû s'opposer à mon impatience.
Malgré tout mon amour, fidelle à mon de-
voir,

J'ay couru preparer vostre cœur à le voir,
Je ne prevoyois pas. aveugle dans mon zele,
Que tant d'ennuy dût suivre une heureuse nou-
velle,

Qu'au gré de vos desirs dans ce Palais conduit,
De son retour luy-même il vous ôta le fruit.
Rappelant aussi-tost ma tendresse passée,
Une maligne joye en mon cœur s'est glissée.
Pardonnez-la, Madame, aux malheurs d'un
amant,

Mais ce triste plaisir n'a duré qu'un moment.
Vostre trouble d'abord l'a bien fait disparai-
stre,

L'amour a fait mourir ce qu'il avoit fait nai-
stre,

Et mon cœur tous entier s'ouvrant à vos dou-
leurs

N'a pû goûter un bien qui vous coûtoit des
pleurs.

Hé dites moy , quelle ame à se vaincre occu-
pée
D'un coup si surprenant n'eut pas esté frappée ?
Croyois-je qu'il me dût trahir avec éclat ?
Que mes bontez pour luy ne feroient qu'un in-
grat,

Que demantant enfin tant de vertus sinceres,
Il suivroit les erreurs des amans ordinaires ?
Je pensois qu'un Heros fidelle dans son choix,]
Aimoit jusqu'à la mort s'il aimoit une fois.
Mais hélas ! en amour ces cœuts crus magnani-
mes

Des plus simples mortels adoptent les maximes,
Dans un oubly honteux ils cherchent leur repos,
Et dès qu'ils sont amans ils ne sont plus Heros.

LE M. D'ALBRET.

Mais si toujours pour vous même ardeur le de-
voir ?

LA DUCHESSE.

Hé de son changement puis-je douter enco-
re ?

LE M. D'ALBRET.

Quoy que vous en croyiez , c'est un coup bien
fatal

Madame, de trouver son Roy dans son rival.
Sans craindre de passer ou pour lâche , ou pour
traistre,

Un sujet peut ceder sa maistresse à son maistre.
En commettant le crime on est justifié,
On brûle d'un amour qu'on a sacrifié,
Et sans qu'il soit besoin d'un plus rude supplice,
On n'est que trop puny par un tel sacrifice.
Le Duc peut estre éprouve un sort si rigoureux;
El semble ingrat, peut-estre il n'est que mal-
heureux.

Bien loin que contre luy mon amour vous ai-
grisse,

Sa vertu me contraint à luy rendre justice.

Mais faites-le parler.

LA DUCHESSE.

Je m'en garderay bien,
Puis qu'il fait son devoir je veux faire le mien.

Après l'affront mortel que m'a fait l'infidelle,

T'irois m'en attirer une injure nouvelle,

Si l'amour jusques-là me ravaloit pour luy,

Mon rang contre l'amour me serviroit d'appuy.

Je veux le fuir, je veux éviter ses approches,

Ne le pas honorer même de mes reproches,

Montrer qu'ainsi que luy je sçay me surmon-
ter,

Et qu'on dompte l'amour quand on veut le dom-
pter.

LE M. D'ALBRET.

Hé bien puis qu'on ne peut fléchir vostre cou-
rage,

Il faut pour vous servir mettre tout en usage.

Tantost, je m'en souviens, vous m'avez repro-
ché

Les maux, dont pour le Duc vostre cœur est
touché.

Je vay, ne consultant que l'ardeur qui m'anime
Vous rendre le repos, & reparer mon crime.





SCENE II.

LA DUCHESSE, CHATEAUBRIANT.

LA DUCHESSE.

Que dit-il? Quoy poussé d'un dépit amoureux,
Veut-il contre le Prince...

CHATEAUBRIANT.

Il est trop genereux,
Et sçait trop respecter la douleur d'une amante.
Mais qui fait naistre en vous cette crainte obligeante,

Madame? l'on n'est pas si prompt à s'alarmer
Pour un Prince qu'on fuit, qu'on ne veut plus aimer.

LA DUCHESSE.

Ah! que ne puis-je icy te cacher ma foiblesse.
Tout coupable qu'il est, pour luy je m'interesse,
Ma gloire, mon dépit, ne font qu'un vain effort,

Malgré moy mon amour est toujours le plus fort.

Par cent chemins ouverts il entre dans mon ame,
Latrouve toute preste a recevoir sa flamme,
Tous mes sens soulevez luy prestent leur appuy,
Et mon cœur par des vœux vole au devant de luy.

Ah! devois je t'aimer Prince ingrat & parjure?
Mais pouvois-je prévoir les peines que j'endure?

Je

Je ne voyois en luy qu'un Prince genereux,
Jeune, vaillant, aimable, & sur tout amou-
reux.

S'il eut joint à ces noms le nom d'amant fi-
delle

Aurois-je du rougir d'une flame si belle?

CHATEAUBRIANT.

Que vouliez-vous que fit ce Prince infortuné ?

Captif, chargé de fers, de tous abandonné,

Coupable envers son maistre, en proye à sa co-
lere,

Pour rompre ses liens que pouvoit-il moins fai-
re ?

Peut-estre des raisons qu'il derobe à nos yeux

Plus que tout ce qu'on croit l'ont conduit en ces
lieux.

Que sçait-on, quelquefois l'amant le plus fidel-
le....

De ces raisons peut-estre il instruit Isabelle,

Il doit luy decouvrir les secrets de mon cœur. !

LA DUCHESSE.

Que dis-tu ? Quoy le Prince est-il avec ma
sœur ?

CHATEAUBRIANT.

Depuis une heure & plus, Madame, ils sont
ensemble.

LA DUCHESSE.

Qu'entens-je ! mais dy moy qu'est ce qui les
assemble ?

CHATEAUBRIANT.

Hé quoy leur entreveuë est-ce un secret pour
vous ?

J'ay crû que par vostre ordre ils parloient loin
de nous.

A peine de ces lieux estiez-vous écartée,

Qu'Isabelle avec luy s'est long-temps arrestée.

E



50 *Anne de Bretagne*
Ensuite elle est sortie, & pour l'entretenir,
Dans son appartement elle la fait venir.
Il y vole. Chacun par respect se retire.
Ils parlent. On ne sçait ce qu'ils ont à se dire ;
Mais on connoist assez, quoy qu'on n'entende
rien,

Qu'un interest secret échauffe l'entretien.

LA DUCHESSE.

Dans quels cruels soupçons me jette ce langage ?

Le Duc cherche ma sœur à l'instant qu'il m'outrage,

En secret, sans témoin ils parlent si long-temps,
Ils paroissent, dis-tu, l'un de l'autre contens,
Ils s'aiment. Ah ! voilà ce qu'ils ont à se dire.
Des vœux d'un infidelle elle m'ôte l'empire.
Trop aveugle, ay-je pû tarder jufqu'aujourd'huy

A connoistre l'amour qu'Isabelle a pour luy ?
Cette fausse langueur, témoin de sa constance,

Indubitable effet des ennuis de l'absence,
Ces pleurs, ce peu de soin de ses tristes attraits,
Son trouble quand le Prince approchoit du Palais,

Ses discours ambigus, son desordre, sa fuite,
Tout de ses feux secrets devoit m'avoir instruite.

Ciel seroit-il possible... Ah mes doutes sont
[vains !]
J'ay de leur trahison des signes trop certains,
Ils me feront raison de cette perfidie.

Non, ils ne m'auront pas impunement trahie.
Je vangeray sur eux l'affront que je reçois,
Cette ardeur leur sera plus funeste qu'à moy.
Je suis amante & femme, & je vais estre Reine,
Ils verront à quel point l'amour porte la haine,

Reine de France.

57

Et qu'on n'a rien à craindre, & rien à mena-
ger.
Quand on a sa tendresse & sa gloire à vanger.



SCENE III.

LA DUCHESSE LE MARE-
CHAL D'ALBRET, CHA-
TEAUBRIANT.

LE M. D'ALBRET.

MAdame, en vous quittant trop plein de
vos alarmes,
Meditant un effort qui peut tarir vos larmes,
Toujours pour vous en vain ardent à m'immoler,
J'allois chercher le Duc pour le faire parler,
Et tirant de son cœur le secret véritable,
Vous épargner l'ennuy de le croire coupable.
L'ayant cherché par tout sans l'avoir rencon-
tré,

Chez la Princesse enfin j'apprens qu'il est entré,
J'y cours. Je l'apperçoy parlant seul avec elle.
La peur de les troubler a retenu mon zelle.
J'attendois un moment propre à m'en approcher,
Quand tous deux vers ces lieux je les ay vû mar-
cher.

Ferez-vous...

LA DUCHESSE.

Il suffit. Je sçay ce qu'il faut faire;
Ma sœur vient. Demandez, vous m'estes neces-
saire.

E ij



SCENE IV.

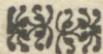
LA DUCHESSE, ISABELLE,
LE MARE'CHAL D'ALBRET,
CHATEAUBRIANT.

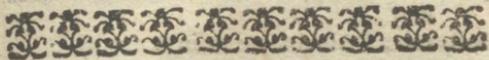
ISABELLE.

M Adame, j'ay laissé le Duc près de ces lieux,
Il n'osé entrer, il craint de paroistre à vos yeux.
Inquiet, & chargé d'un secret qui vous touche,
Pour vous en informer il emprunte ma bouche.
Il voudroit...

LA DUCHESSE.

C'est assez, ma sœur je vous entens.
Faites venir le Duc. Ne perdons point de temps.
Je sçay ce que pour luy vostre cœur vous inspire,
Je m'en figure plus que vous n'en pourriez dire.





SCENE V.

LA DUCHESSE, LE DUC,
ISABELLE, LE MARE-
CHAL D'ALBRET, CHA-
TEAUBRIANT.

LA DUCHESSE.

Prince approchez. Je viens de penser au grand
choix
Que m'explique par vous le plus puissant des
Rois.

J'ay vû combien d'honneurs suivroient eet hy-
menée,

Quelle foule de biens y doit estre enchainée.

J'y souscris. J'ay regret d'avoir mis un moment
Entre l'offre du Prince & mon consentement.

D'un choix si glorieux mon ame satisfaite
Va luy faire annoncer un aveu qu'il souhaite.

Albret, je vous destine à cet illustre employ.
Redoublez aujourd'huy vostre zele pour moy,

Que rien ne vous arreste, allez en diligence
L'assurer d'une aveugle & prompte obeissance,

Luy dire qu'avec joye on accepte la paix,
Et que ma gratitude égale ses bien-faits.

Partez.

à Chateaubriant

Toy va chercher mes Ministres fidelles,
Je leur veux en secret apprendre ces nouvel-
les.

E iij

Vous Duc, dans un moment venez au nom du
Roy

Recevoir à l'Autel & ma main & ma foy.



SCENE VI.

LE DUC, ISABELLE,

ISABELLE.

JE voy l'étonnement ou ce discours vous jette,
Prince, j'en ay pour vous une douleur se-
cette.

Que n'avez-vous pû voir, avec quelle cha-
leur

J'allois justifier vostre constante ardeur ?

J'allois parler pour vous. Ma sœur impatiente
Dans ma bouche a coupé ma parole naissante.

Contre vous, contre moy trop prompte à s'ir-
riter,

Elle n'a pas daigné seulement m'écouter.

LE DUC.

C'est un coup du destin qui me poursuit sans
cesse.

Il me rend criminel auprès de la Princesse,

Madame, & me ravit le vain soulagement

De pouvoir d'elle icy me plaindre justement.

Car enfin, elle a fait ce qu'elle devoit faire,

Son devoir a parlé, c'est à moy de me taire.

Loin de voir à regret la splendeur de son rang,

Pour l'y faire monter j'aurois donné mon sang,

Et si l'amour pour moy l'en avoit refroidie,

Moy-même à cet aveu je l'aurois enhardie :

Reine de France.

55

Je n'en murmure point. Mais j'aurois souhai-
té

Qu'il eut esté moins rude & moins précipité,
Qu'à monter sur le trône elle eut eu quelque
peine,

Qu'au moins elle eut paru plus long-temps in-
certaine,

Qu'à tant d'amour éteint elle eut eu quelque
égard,

Et que ce qu'elle a fait elle l'eut fait plus tard.

Qui l'eût crû que si-tost au mépris de ma flamme...

Maïs hélas ! la couronne a sceu fraper son ame.

Sa vaste ambition sacrifie en ce jour

Aux douceurs de regner les douceurs de l'a-
mour.

Luy qui peut tout ailleurs pert icy sa puissance;
A l'épreuve d'un trône il n'est point de con-
stance,

Et pour le don d'un sceptre on ose abandonner

Un mal-heureux, qui n'a que son cœur à don-
ner.

ISABELLE.

Ah ! Prince pour mon sexe ayez moins d'in-
justice,

Toutes nous n'avons pas ce bizarre caprice.

Il en est dont le cœur, ferme en son premier
choix

Pour un amant sujet mépriseroit des Rois.

Mais icy vainement pour vous on s'inquiete,

Vous ne m'écoutez point. Vostre veüe est di-
straite.

Ma sœur, je le voy bien, occupe tous vos sens.

Tout vostre cœur est plein de ses charmes absens.

Rien ne peut... Oüy je suis pour vous contre
elle-même,

La Princesse jamais ne sceut comme l'on aime.

E iiii

LE DUC.

Vous dites vray, Madame, elle m'a confirmé
Que je me flatay trop quand je m'en crus aimé.
L'inconstance est moins fiere, & n'est pas si
soudaine.

Avant que de la rompre il faut trainer sa chaîne.

C'est par degré qu'on voit croître & mourir l'amour,

Sa fin est rarement l'ouvrage d'un seul jour.

Je voy par cet éclat de son indifférence

Qu'elle n'en a jamais éprouvé la puissance.

C'est-là ce qui me tuë, & mon cœur amoureux,

S'il l'ignoroit encor seroit moins mal-heureux.

Mon erreur me flattoit, elle l'a dissipé,

Mon ame a le chagrin de se voir detrompée,

La plus vive douleur dont je sente les traits,

C'est d'estre vaincu qu'on ne m'aima jamais.

ISABELLE.

Pleignez moins les malheurs ou l'amour vous expose.

Il peut faire cesser les tourmens qu'il vous cause.

Hé ne pourriez-vous pas pour tarir tant de pleurs
Entre les bras d'une autre oublier vos douleurs?

LE DUC.

Helas! après ce coup croit-on qu'il soit possible

Que pour un autre objet je devienne sensible.

Non, non, de ses appas toujours trop occupé

Ce cœur d'un autre amour ne peut être frappé.

De mes premiers soupirs elle receut l'hommage,

Pour elle seulement j'en connoistray l'usage.

Mes pleurs pour elle seule aprirent à couler,
Ils iront constamment où je les fis aller.
Toujours également mal-heureux & fidelle,
Je nourriray le feu dont je brûle pour elle,
Et puis qu'à tant de maux elle m'a condam-
né,
Je consens pour luy plaire à vivre infortuné.



SCENE VII.

LE DUC, ISABELLE,
CHATEAUBRIANT.

CHATEAUBRIANT.

ON vous attend, Seigneur. La Princesse em-
pressée
De vos retardemens semble presque offensée.
Son ame impatiente accuse une lenteur
Qui de quelques momens recule son bonheur.
Elle vous mande.

LE DUC.

Allons, puis qu'elle nous l'ordonne,
Satisfaire à l'ardeur qu'elle a pour la couronne.
Madame, je vous laisse, & plein de ma douleur
Je vay me confirmer un éternel malheur.
Je n'ay trouvé que vous sensible à ma misere,
Vous m'avez seul aidé quand tout m'estoit con-
traire.
Je ne puis m'acquitter de ce que je vous doy ;
Mais sensible aux bontez que vous avez pour
moy.

Madame, quelque jour je pourray reconnoistre
La pitié que pour moy vous avez fait paroistre.
Adieu.



SCENE VIII.

ISABELLE, CHATEAUBRIANT,

CHATEAUBRIANT.

MAdame, hé bien que dit-il? & quel fruit
Cet entretien pour vous peut-il avoir pro-
duit?

ISABELLE.

Quel fruit, un long remors, une honte éternelle.

CHATEAUBRIANT.

Que dites-vous?

ISABELLE.

Le Prince est toujours plus fidelle.
Des charmes de ma sœur plus que jamais épris
Pour moy, pour mon amour il n'a que du mépris.
Quand je parlois pour moy sourd, muet, immo-
bile,

Il me laissoit pousser une plainte inutile.

Il sembloit qu'insensible aux offres de ma foy

En ma presence même il fut absent de moy.

Mais hélas! au seul nom d'une sœur trop che-
rie,

L'ingrat interrompoit sa longue rêverie,

Ce n'estoient à mes yeux que transports sur
transports.

Tout son amour caché se répendoit dehors,

Reine de France.

59

Il m'a juré cent fois de n'aimer jamais qu'elle,
Chaque mot me portoit une atteinte nouvelle,
Et mon amour confus estoit le spectateur
Du triomphe cruel de celuy de ma sœur.

CHATEAUBRIANT.

Pourquoy vous arracher si tost à l'esperance.
Accordez quelques jours à sa perseverance,
Laissez un libre cours à son nouvel ennuy.
Il sera peu de temps tel qu'il est aujourd'huy.
Quel que soit, croyez-moy, le feu qui le trans-
porte,
L'amour meurt aisement quand l'esperance est
morte.

ISABELLE.

Non, sur moy tes conseils ont eu trop de pou-
voir.
Toute mon esperance est de n'en plus avoir.
Pourquoy m'as-tu flatée ? ou pourquoy t'ay-je
crüe,
Tu m'as ravvy le jour quand tu m'as secourüe.
Ne m'offre plus icy ton funeste secours,
La mort est deormais mon unique recours.
De grace laisse-moy. Dans ce desordre extrême
Je suis ainsi qu'au Prince odieuse à moy-même.
Tout m'importune, & tout irrite mes douleurs,
Souffre que loin de toy j'aille verser des pleurs.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE I.

LA DUCHESSE, CHATEAUBRIANT.

LA DUCHESSE.

A -t'on pour mon départ préparé toute chose ?

CHATEAUBRIANT.

Par vostre ordre avec soin, Madame, on s'y dispose,

Tout s'empresse, & bien-tost vous quitterez ces lieux

Pour un sejour plus doux, & plus chery des Cieux.

Bien-tost jusques en France en triomphe menée
Vous irez prendre un rang qui suit vostre hy-menée,

Voir à vos pieds un peuple amoureux de vos loix,

Et faire le bonheur du plus puissant des Rois.

Mais, Madame, mes yeux vous trouvent bien changée.

Hier dans les transports d'une amante outragée,
Vous

Vous vous abandonniez à tous vos mouvemens,
Vous semblez tout promettre à vos ressentimens.

Aujourd'huy je vous vois un tranquile visage,
Et le plein calme regne où regnoit tant d'orage.
Puis-je, sans m'enhardir à trop de liberté,
Vous demander d'où vient cette tranquillité?

LA DUCHESSE.

La nuit & la raison m'ont renduë à moy-même.

Je haïssois, j'aimois. Je ne hay, ny je n'aime.
D'un autre oeil j'envisage & le Prince & ma sœur.

Le changement de rang a fait changer mon cœur.

Il n'est plus le jôiet d'une vaine tendresse,
Je regne, & suis enfin de moy-même maïstresse.
Hier, je l'avoüeray, dans mes transports jaloux

Je preparois contre-eux un immortal courroux.
Au trône par dépit je me laissay conduire,
Pour pouvoir à loisir me vanger & leur nuire.
Toute attentive au soin de tramer leur malheur,

Je crus que mon hymen seroit l'éciueil du leur,
Que j'en romprois les neuds quand je serois leur Reine,

Et que leur triste amour dépendroit de ma haine,
Mon cœur trop irrité contr'elle, contre luy,
Se faisoit un plaisir de leur futur ennuy,
Et dans les mouvemens de mon impatience,
Je pressay mon hymen pour haster ma vengeance.

Voilà ce qu'à mon ame iaspiroient mes transports.

Mais cette ame n'est plus ce qu'elle estoit alors.

D'une plus noble ardeur cette ardeur est suivie.
Quand je puis me vanger j'en pers jusqu'à l'en-
vie.

Je consulte mon rang, il me conseille mieux.
Sa nouvelle splendeur m'a dessillé les yeux.
J'ay vû qu'un tel courroux toumeroit à ma hon-
te,

Qu'avec moy sur le trône il ne faut pas qu'il
monte,

Que je dois y porter un esprit détaché,
Ny d'amour prevenu, ny de haine touché,
Et prendre, en condamnant ma foiblesse passée,
Un cœur digne du rang où je me voy placée.

CHATEAUBRIANT.

Ainsi donc oubliant vostre premier courroux,
Vous avez triomphé de l'amour & de vous?

LA DUCHESSE.

Sans doute, & pour te faire entiere confiden-
ce,

Je verrois leur hymen avec indifférence.
Du trône à la tendresse il n'est point de re-
tour,

Et ma gloire à jamais me répond de l'amour.

CHATEAUBRIANT.

Je n'attendois pas moins de vostre grand cou-
rage.

Vous avez beaucoup fait, mais faites davanta-
ge.

Donnez un libre cours à vos bontez pour eux,
Et pressez un hymen qui peut les rendre heu-
reux.

LA DUCHESSE.

C'en est trop. Il suffit d'oublier leur offense.
Je puis bien jusques-là pousser ma complaisan-
ce,

Mais je ne me sens pas assez de fermeté,
Pour leur faire un bonheur qu'ils n'ont point mé-
rite.

CHATEAUBRIANT.

Je voy le Duc.

LA DUCHESSE.

Trop seur de l'aveu d'Isabelle,
Sans doute il vient briguer mon suffrage pour
elle.

Retire toy.

CHATEAUBRIANT.

Quoy donc, Madame, voulez-vous...

LA DUCHESSE.

Je veux l'entendre. Sors. Il s'avance vers nous.



SCENE II.

LA DUCHESSE, LE DUC.

LE DUC.

MAdame, instruit des vœux dont me char-
gea la France,
Je vous viens de sa joye assurer par avance,
Vous dire quel bonheur elle attend de vos loix,
Et combien vostre hymen charme tous les Fran-
çois.

Madame, je prens part à ces grands avantages,
Je viens comme sujet vous rendre mes homa-
ges,

Le premier à vos loix je viens m'assujettir,
Et recevoir de vous les ordres pour partir.

F ij

L A D U C H E S S E .

Ils font donnez. J'ay sceu vous épargner ces
 peines
 Prince, le jour naissant nous va voir hors de
 Rennes.
 Pour l'homage qu'icy vous me venez offrir,
 Il m'est trop glorieux pour ne le pas souffrir.
 Hé puis, dois-je oublier que par vostre entre-
 mise
 J'ay monté sur le trône où l'on me voit assise,
 Que j'aurois moins d'honneurs si vous aviez fait
 moins,
 Et que toute ma gloire est l'effet de vos soins?
 Attendez tout aussi de ma reconnoissance,
 Rien ne la bornera que ma propre puissance.
 Je m'offre à vous servir près du Roy mon é-
 poux,
 Prince, demandez tout, j'obtiendray tout pour
 vous.

L E D U C .

Madame, je n'ay fait que ce que j'ay dû
 faire,
 A de moindres faveurs je borne mon salaire.
 Mon cœur, mon triste cœur souhaitte seule-
 ment
 Que vous daigniez icy m'écouter un moment.
 Je n'ose qu'en tremblant demander cette gra-
 ce,
 Vostre austere vertu m'épouvante, & me glace.
 Je crains que le discours où je vay m'enga-
 ger,
 Malgré tout mon respect, ne puisse l'outrager.

L A D U C H E S S E .

Craignant de l'outrager vous luy faites outrager,
 Prince, pour estre austere elle n'est pas sauvage.

La vertu veritable est lente à s'irriter,
Plus elle est grande, & moins on doit la redouter.

Je porte à vos discours une ame preparée,
La vostre par les miens doit estre rassurée.
Rien ne m'offensera, ne craignez rien, parlez.

LE DUC.

Hé bien je vay parler, puis que vous le voulez.

Je vous aimay, Madame. Il vous souvient peut-être

Qu'autrefois en ces lieux ma flame osa paroistre,
Qu'épris de vos appas, que percé de vos coups,
J'appris à soupirer en soupirant pour vous.

Je dis plus, pardonnez un aveu temeraire,
Je me flatay du bien de ne vous point déplaire.

Mon cœur trop satisfait de gemir à vos yeux
D'aucune autre faveur n'importuna les Cieux.

Cette felicité me fut bien-toft ravie.

O Ciel, qu'en me l'ôtant ne m'ôtas-tu la vie!

Vostre pere à mes vœux opposa son pouvoir,

Lors que j'esperois tout m'interdit tout espoir.

Mais quoy que tous mes pleurs ne pussent rien pretendre,

Sans cesse auprès de vous vous m'en vites reprendre,

Et loin de vos appas, les Cieux me font témoin

Madame, que pour vous je n'en versay pas moins.

Vostre seul interest trop puissant sur mon ame

En faveur d'un rival m'a fait trahir ma flame.

Je vis que vostre hymen si funeste pour moy,

A vos états sauvez joignoit ceux d'un grand Roy;

Je me flatay, malgré mon ardeur amoureuse,
D'estre moins mal-heureux si vous estiez heu-
reuse.

Vous l'estes, & le sort a remply mes desirs.
Vos jours vont à jamais couler dans les plai-
sirs.

Mais, Madame, aujourd'huy que vous estes ma
Reine,

Que loin de mon destin vostre hymen vous en-
trainé,

Qu'on ne peut m'accuser de trahir vostre époux,
Souffrez que je me pleigne, & me pleigne de
vous.

A peine des François vous ay-je offert l'Em-
pire,

Qu'à l'hymen proposé je vous ay vû soufcri-
re.

Sans pitié pour un Prince autrefois vostre amant,
Vous n'avez pour répondre attendu qu'un mo-
ment.

Aux volontez du sort vostre ame assujettie
De ce retardement s'est même repentie,
Elle s'est à mes yeux reproché cet effort,
Et d'a voir d'un moment pâ differer ma mort.
Ce que j'ay fait pour vous, mon amour, ma con-
stance

Devoient bien quelque temps vous tenir en ba-
lance.

Du moins pour amoindrir l'excez de mon mal-
heur,

Vous pouviez affecter quelque feinte douleur.

Avec plaisir par là ma tendresse abusée

Loin de vous accuser vous auroit excusée.

Vostre rigueur surroit le succez qu'elle attend.

Je n'en mourrois pas moins, mais je mourrois
content.

Reine de France.

67

LA DUCHESSE.

Prince, je l'avoüeray, ces reproches m'étonnent.

Je pardonne aux transports ou vos sens s'abandonnent

Si j'en croyois l'orgueil par mon rang inspiré
J'entendrois sans réplique un discours préparé :

Mais pour vous je l'oublie, & je veux vous répondre

Bien moins pour m'excuser qu'afin de vous confondre.

Vostre cœur n'a-t'il pas quelques remors secrets ?

A-t'il la dureté de vous laisser en paix ?

Ce cœur dissimulé ne doit-il pas vous dire,

Qu'il faut à des ingrats preferer un empire,

Né garder avec eux aucun ménagement,

Punir par l'inconstance un infidelle amant :

Sur tout lors qu'outrageant une amante fidelle,

Il ose à ses yeux même en faire une nouvelle.

LE DUC.

Madame croiriez-vous...

LA DUCHESSE.

Parlons à cœur ouvert ;

Il n'est rien par le temps qui ne soit découvert.

Plus que vous ne croyez vostre ame m'est connue,

Et nous sçavons l'amour dont elle est prevenüe.

LE DUC.

C'est peu de m'avoir fait un malheur éternel

Madame, on veut encor me rendre criminel,

F iij

Et vous-même insultant à mon âme confuse,
 Vous osez m'accuser lors que je vous accuse.
 On me quitte, on m'outrage, & pour comble
 de maux,
 Pour couvrir un vray crime on m'en impose un
 faux.
 Moy charger ! plût au Ciel que je fusse coupable.
 Je ne sentirois pas la douleur qui m'accable.
 Mon cœur d'un vain remors peu de temps agité
 Trouveroit son repos dans l'infidélité.
 La peine meritée a moins de violence.
 Mon plus rude tourment vient de mon innocence.

LA DUCHESSE.

Jusqu'icy mes bontez ont souffert vos discours,
 Elles se promettoient de les souffrir toûjours.
 Je sçay à quoy mon rang & ma vertu m'attachent,
 Mais à tous ces devoirs vos reproches m'attachent.
 Perfide, c'est est fait, il est temps d'éclater,
 D'une fausse innocence oses-tu te vanter ?
 Pretens tu m'abuser par cette audace feinte
 Qu'inspire aux criminels ou la honte ou la crainte ?
 Tes crimes sont trop clairs. Ton retour, ton employ,
 Ton trouble, tout enfin me parle contre toy.
 J'en croy tous ces témoins, & non pas tes paroles.
 A ma perfide sœur, perfide, tu m'immoles.
 Ne fay point le surpris. Oüy, tu l'aimes ingrât,
 Tu couvres ton amour du soin de mon état.

Déjà tout occupé de ton ardeur nouvelle,
Tu m'évites, me fuis pour courir après elle.
En secret, sans témoins, dans son appartement
Tu viens de t'applaudir d'un honteux change-

ment,
Tu viens de luy jurer une immortelle flame,
Et d'avoir effacé mon portrait de ton ame.
Va, porte à cette sœur un cœur double & sans
foy.

Infidelle elle-même elle est digne de toy.

LE DUC.

Qui, moy, je l'aimerois ! quelle bouche per-

fide

A noircy près de vous ma tendresse timide ?
Avec elle, il est vrây, j'eus un long entretien,
Ou mon cœur tout entier se découvrit au sien.
N'osant pas de vos yeux soutenir la présence,
Je fis aux siens pour vous éclater ma constance,
Luy montray mes douleurs, & j'osay la prier
De se charger du soin de me justifier.
Je souhaitois qu'au moins vous apprissiez par

elle

Que j'estois mal-heureux, & non pas infidelle.

LA DUCHESSE.

Prince que dites vous ?

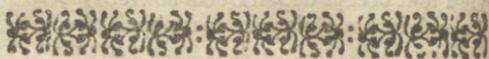
LE DUC.

Que jusques à ce jour

Vous seule avez esté l'objet de mon amour.
C'est ce que la Princesse auroit pû vous appren-

dre,

Si moins prompte, un moment on eut daigné
l'entendre.



SCENE III.

LA DUCHESSE, LE DUC,
CHATEAUBRIANT.

CHATEAUBRIANT.

AH! Madame, venez, ou je crains qu'au-
jourd'huy
La Princesse à mes yeux n'expire enfin d'ennuy;
De pleurs toute trempée, interdite, abatuë,
Ne pouvant plus souffrir le remors qui la tuë,
Ma honte, a t'elle dit, ainsi que ma douleur
Ne me permettent pas d'approcher de ma sœur.
Va, cours justifier l'innocence auprès d'elle,
Dy luy que son amant luy fut toujours fidelle,
Que son cœur pour le Duc brûla moins que le
mien,

Et que mon triste amour m'a fait trahir le sien.
Pardonnez-luy, son crime est moindre que sa
peine,
Elle est plus digne, hélas! de pitié que de haine.
Ne poussez pas plus loin vostre juste courroux,
Ses remors, ses douleurs la punissent pour vous.

LA DUCHESSE.

Ah, ma sœur qu'as-tu fait! faut-il que ton
offense...
Allez de ses douleurs calmer la violence,
Ne l'abandonnez point. Je vay suivre vos pas.



SCENE DERNIER.

LA DUCHESSE, LE DUC.

LA DUCHESSE.

Elle vous aime, Prince, & vous ne l'aimez pas.
Ah Ciel... Que je te plains mal-heureuse Isabelle!

LE DUC.

Suis-je moins mal-heureux & moins à plaindre qu'elle,

Madame? cet amour si tendre, si puissant...

LA DUCHESSE.

Princen'en parlons plus, vous estes innocent
Je le sçais, il suffit. Je suis Reine de France.
Ce nom seul vous prescrit un-éternel silence.
Ne perdez plus pour moy d'injurieux soupirs.
Ma vertu vous défend de former des desirs.
Remportez sur vous même une pleine victoire,
Et cessez de m'aimer si vous aimez ma gloire.

LE DUC.

J'obeiray, Madame, à ces cruelles loix.
Vous voyez mon amour pour la dernière fois.
Si je ne puis le vaincre, en étouffer la flame,
Je sçauray le cacher dans le fond de mon ame.
Jamais son triste éclat n'offensera vos yeux,
Il n'aura pour témoins que mon coeur & les Cieux.



Et pour mieux vous prouver à quel point je vous aime,

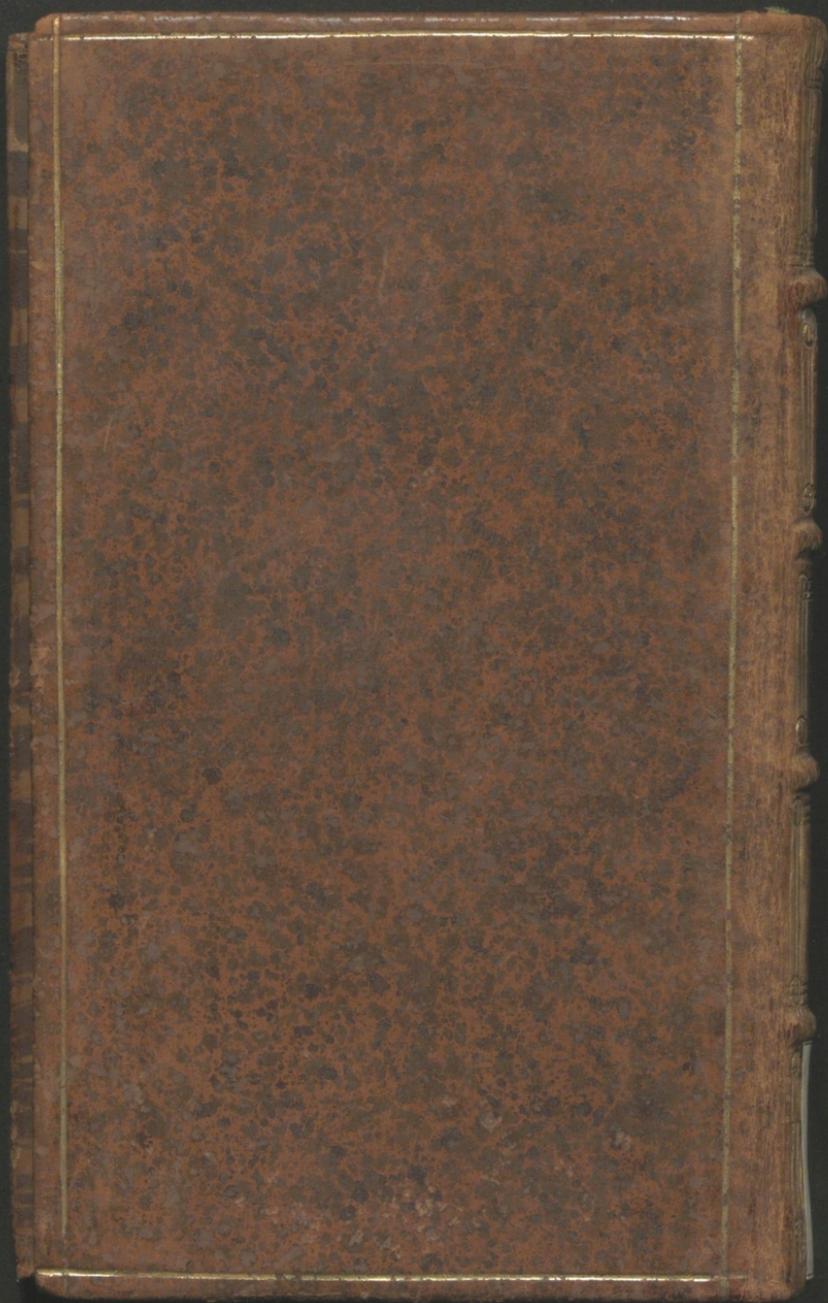
Je voudrois le cacher aux Cieux, à mon cœur même.

LA DUCHESSE.

Faites plus. En effet oubliez vos malheurs,
Prince, réservez-vous à des destins meilleurs.
Rappelez de ce cœur la vertu non commune,
Dont la persévérance a lassé la fortune.
Oüy, pour vostre repos ne pensez plus à moy.
Voyons ma sœur, & puis allons trouver le Roy,

Fin du dernier Acte,







ANNE

DE

REI

T

LA DUC



Tu sçais co
dois,
Que du feu

